

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 48

Artikel: A propos d'élections : (fin) : au local de vote
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199050>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

femme vraiment femme n'a pu conspirer contre l'amie à qui elle doit ses succès de jeunesse ou l'illusion du prolongement de celle-ci.

Et pourtant, la fin du XIX^m siècle a vu cette chose étonnante entre toutes, un groupe de dames se formant pour proposer une association plus vaste, en vue de la réforme du vêtement féminin, ce qui revient à dire : en vue d'une « insurrection contre la mode ».

Une idée aussi subversive ne pouvait avoir pris naissance que sur le continent des excéntricités. Pourtant elle ne tarda pas à franchir l'Océan et à être recueillie à Berlin d'abord, puis à Genève, comme une chose raisonnable et tout au moins digne d'être étudiée.

En vertu de quoi, dans l'hiver 1899, une conférence fut offerte à Genève sous les auspices de l'Union des femmes, par une jeune dame, amie du Beau, mais non du ridicule, sur la réforme esthétique et pratique du vêtement féminin.

Ce que Madame Nardi proposait, n'était point suspect d'une austérité allant à supprimer la grâce et l'harmonie du costume, mais la réforme visait à réaliser ces trois points : *hygiène, économie, beauté*.

L'on comprend qu'un tel programme disposa d'emblée en sa faveur, non seulement les grand'mères de l'auditoire, mais encore les jeunes mamans et les jeunes demoiselles.

Dans l'étude du premier point, la conférencière fit le procès à l'abandon systématique de la toile de lin pour le coton et la laine servant à la confection des sous-vêtements. Le coton et la laine, sont des récepteurs parfaits de la saleté et des microbes. On ne conteste pas que nos grand'mères se portaient mieux que nous, et cependant leur linge personnel était taillé dans des toiles de fil. De plus, les fabriques modernes s'appliquent trop à produire des étoffes serrées qui visent à être imperméables, tandis que les tissus lâches, les étoffes ajourées sont infiniment plus saines au porter.

Les Hollandais, peuple pratique par excellence, exigent que leurs bonnes soient vêtues d'étoffes de coton pour le travail, attendu que la laine retient les poussières et les odeurs.

Puis vint la revue des différentes pièces du costume féminin. Le corset, le premier, passa à la censure et comme de juste fut chapitré vertement ; et les auditeurs à imagination vive purent apercevoir ricanant et faisant le pied de nez à la conférencière, le grand coupable de tant de maux propres au beau sexe, *le corset*. La jarretière aussi s'entendit dire des vérités trop souvent méconnues, et on passa de mains en mains dans l'assemblée son modèle d'agencement qui sauvegardait à la fois la beauté de la jambe et les exigences de l'hygiène.

Pour le chapeau, la réforme se montra accommodante, car elle exigeait seulement qu'il fût en harmonie avec l'âge, la toilette, le caractère ou la profession de son porteur.

Pourtant, très importante est la coiffure de sortie, car, par elle, se forment souvent des jugements sur leur porteur, et dont on ne revient guère.

La question d'économie sembla plus aisée à réaliser que la précédente. Ainsi, il n'y aurait qu'à réduire de moitié le nombre des sous-vêtements, qui compliquent si étrangement nos occupations, nos voyages, nos lessives.

En adoptant le sous-vêtement anglais connu sous le nom de *combinaison*, et celui du *pantalon-jupe*, plus ou moins épais, plus ou moins orné, tout serait simplifié sans que la question de chaleur y perde quelque chose, tandis que celle de l'aisance dans la démarche et dans les mouvements aurait tout à gagner.

Enfin si les dames se rendaient compte de

la somme de peine, de temps et d'argent que leur coûtent les changements de saison, autrement dit les changements de mode, elles comprendraient la nécessité d'adopter une ou plusieurs formes de robes qui resteraient stables. Ce serait vraiment la seule manière raisonnable d'imiter le costume masculin, et rien ne s'oppose à ce que la stabilité sache sauvegarder la grâce.

La mode se base sur des faiblesses humaines, en notre époque d'émancipation féminine, pourquoi oublie-t-on de l'aviser que la plus désirable des émancipations est celle de la mode ?

Pour réaliser un tel progrès, il suffirait de créer un petit noyau de femmes résolues à se vêtir suivant le programme proposé, et dans ce domaine-là on pourrait voir que la *propagande par le fait a du bon quelquefois*.

Mais dans les concessions faites à l'hygiène, à l'économie, au bon sens, Madame Nardi ne prétendit point que le vêtement féminin abdiquât la grâce, l'harmonie des lignes, l'esthétique en un mot. Il faut, selon elle, que le vêtement soit *dans le style*.

Etre dans le style, c'est être en rapport avec tout ce qui nous entoure, avec notre personnalité, notre profession, notre sexe.

Pour saisir cette nuance délicate, il faut un peu de goût artistique, le sentiment du Beau et aussi celui du Vrai. Ainsi le costume d'une religieuse est dans le style ; ses grandes et nobles lignes exprimant la beauté idéale du sentiment religieux.

Porter sur son chapeau quelque partie du corps d'un oiseau n'est pas dans le style, pas plus que d'orner de *lucioles*, mouches luisantes, phosphorescentes, les bouillonnés d'une robe dans une fête de nuit. L'idée de cruauté qu'éveillent ces dépouilles n'est pas en rapport avec le caractère féminin, et l'idée de vérité place un oiseau ou un insecte partout ailleurs que sur le couvre-chef ou la robe d'un être humain.

Et nos robes ? sont-elles toujours dans le style ? Que d'infractions à la règle ! Que de façons ridiculement chargées, ou trop juvéniles qui contrastent d'une façon pénible avec celles qu'elles habillent.

Les costumes antiques sont beaux et nobles, mais la civilisation moderne ne songe guère à les imiter, même de loin ; seule, la robe à traîne restera de rigueur pour les cérémonies, mais elle est absolument prosaïque de la rue.

Un autre avantage de la stabilité des formes c'est qu'en étant moins souvent obligé d'en changer on pourra acheter des étoffes plus belles, plus riches, plus durables. Et si le monde des ouvrières venait à s'insurger contre le manque d'ouvrage, eh ! bien, qu'on se mette à broder, soutacher les jupes et corsages de façon que l'imagination des créatrices ait de quoi se donner carrière.

Les vues de la conférencière ayant rencontré maintes sympathies, il se forma séance tenante un comité en vue d'une association pour les réformes proposées. Beaucoup de signatures furent recueillies.

A quoi en est l'œuvre à l'heure qu'il est ? je ne saurais le dire ; en tout cas, elle fait peu de bruit, par conséquent peu de propagande. Serait-ce que le séculaire tyran parisien l'aurait étouffée dans son germe ?

MADAME DESCHAMPS.

A propos d'élections.

(FIN)

Au local de vote.

Autrefois, à Lausanne, on votait dans les églises ; aujourd'hui, on vote dans les cafés. Est-ce un signe des temps ? Il y avait certaine-

ment bien des raisons contre l'ancien état de choses ; je n'en vois aucune en faveur du nouveau, sinon l'embarras dans lequel se trouvent nos autorités pour donner asile aux nouvelles sections électorales créées. Il faut espérer que ce n'est là qu'une situation provisoire et que bientôt l'Eglise, les convenances et les électeurs ne seront plus en conflit.

L'accès du local de vote n'est pas très aisé. On n'y parvient qu'après avoir fait une trouée dans la ligne serrée des distributeurs de listes, qui barre l'entrée. Dans les élections disputées, où l'ardeur des distributeurs est largement stimulée par celle des partis, le pauvre électeur, soucieux de remplir ses devoirs civiques, fait songer quelquefois — toutes proportions gardées — à l'héroïque Winkelried. « Prenez soin de mon bon sens naturel et de ma liberté ! » pourrait-il s'écrier, à la vue de toutes ces mains menaçantes, qui s'avancent vers lui et dans lesquelles s'agitent les proclamations ronflantes et impérieuses.

L'introduction de la liste imprimée a bien changé les choses. L'électeur n'a plus, pour ainsi dire, de physiologie propre. Son seul rôle est de confirmer le choix qu'ont fait, un soir, autour de la table ronde ou au coin du feu, les comités des partis. Un seul changement à ce choix risque de compromettre le succès des combinaisons péniblement élaborées. Le mot d'ordre est de voter la liste « compacte ».

Donc, à peu de choses près, les électeurs ne se distinguent aujourd'hui les uns des autres que par la couleur de la liste qu'ils mettent dans l'enveloppe. Tout au plus peut-on juger de l'ardeur de leurs convictions politiques par l'usage qu'ils font des listes des partis adverses, qui leur ont été données à la porte. L'un, les met tout bonnement dans sa poche, en souvenir, sans doute, d'un refrain bien connu. C'est l'électeur bon enfant. Il a rempli son devoir de citoyen, c'est tout ce qu'il lui faut. Si le parti auquel il se rattache a le dessus, tant mieux ; s'il est battu, tant pis. Après tout, les choses n'en iront ni mieux, ni plus mal.

Un autre électeur — le farouche — froisse et déchire violemment les listes des partis contre lesquels il lutte. Si c'était permis, il les foulerait encore aux pieds. Cette puérile vengeance lui fait du bien ; on le voit au regard de satisfaction qu'il lance aux membres du bureau électoral, surtout si ceux-ci ne sont pas de son « bord ».

Il y a l'électeur qui met avec ostentation sa liste dans l'enveloppe, voulant que nul n'ignore sa couleur. Il y a, en revanche, l'électeur qui craint de laisser voir son opinion, non point par un coupable sentiment de faiblesse, mais parce qu'il est « dans les affaires » et que, dans les affaires, il n'est pas permis d'avoir une opinion. Ce n'est qu'après avoir jeté autour de lui des regards inquiets, qu'il glisse furtivement son bulletin dans l'enveloppe.

A côté de ces deux types, il y a encore les électeurs qui ne se rattachent à aucun parti. Le souci égoïste de leur tranquillité est souvent le seul mobile de cette indépendance, dont se vantent tant de citoyens. La politique est pour eux un épouvantail. Ils entendent toujours dire : « la politique gâte tout ! », « c'est la politique qui a fait tout le mal ! », « les politiciens sont un fléau ! » etc., etc. Et puis, cette pauvre politique, ils la voient, ainsi que la religion, rigoureusement prosaïque de toutes les sociétés et associations dont elles ne sont pas le but. Ils s'en gardent donc comme de la peste. On dirait vraiment qu'on ne peut discuter des affaires de l'Etat ou de nos intérêts spirituels sans se prendre aux cheveux.

Ces électeurs « indépendants » sont la bête noire des bureaux de vote, dont ils compliquent la besogne. « Encore un de ces « foutimas-

seurs! » s'écrient les membres du bureau, lorsqu'ils voient un citoyen faire des modifications à sa liste. Le bureau électoral ne comprend que l'électeur discipliné, celui qui vote la liste « compacte ». Le dépouillement en est bien plus facile.

L'électeur-candidat vote naturellement la liste de son parti; il a une bonne raison pour cela. Il vote « compacte », habituellement, à moins qu'il n'y ait dans sa liste un nom dont il redoute la concurrence. Alors, il le biffe. Chacun soigne ses petites affaires. En glissant son bulletin dans l'enveloppe, l'électeur-candidat lance presque toujours un regard aux membres du bureau, comme pour dire: « N'est-ce pas, je suis bien obligé de voter pour moi, puisque j'y suis ». — Alors!!

Au dépouillement, rien de bien particulier à signaler, si ce n'est les remarques et les plaisanteries plus ou moins bienveillantes de la galerie, à l'égard des candidats qui attendent anxieux le verdict populaire. Aussi est-il rare de voir un de ceux-ci se hasarder dans un local de vote, à l'heure critique du dépouillement. On n'y voit guère que les candidats qui ont déjà passé bien des législatures dans les fauteuils officiels, ceux-là pour qui l'on vote par tradition; ils n'ont aucune crainte quant au résultat final, mais sont seulement impatients de connaître le cours actuel de leur popularité.

Le dépouillement terminé et le procès-verbal signé par tous les membres du bureau: « Là-dessus, messieurs, dit le président, allons prendre un verre; on l'a bien gagné! »

C'est le traditionnel mot de la fin dans notre cher canton de Vaud. J. M.

Coumeint ne sein.

Quand on vai po lo premi iadzo on nègre, on Chinois. àobin ion dè cllià gaillà que demàoront pè lo fin fon dè la jografî et qu'ont la frimousse et la pé rossetta coumeint cllià bidous dè càovro qu'on baillè ài z'abbahy, n'est pas molèzi à derè: cé z'ique n'est ni dè Lozena, ni dè Bimant, n'est pas dè Goumœns-lo-Jux et ni pi dè la Comba!

S'on pào fèrè cllia differeinça eintre caquon dè per tsi no et ion que vint du pè lo goffe dè Guinée àobin dè la presqu'île de Malacaça, l'est prào ézi assebin dè recognaitrè on Russe d'on Godème, on Bâdiche avouè on couastro, on Dieu me dane avouè on ématelose sein pi lè z'ourè dèvezà, et, s'on vâo fenameint sein teni ào canton dè Vaud on pào mimameint recognaitrè tot lo drai se n'hommo et derè sein sè trompà: Cé z'ique est dè Tolotsena, stice vint dè Maraçon et vouaïque on Damounâi (!) Et n'ia pas fauta que vo diéssont pi on mot po lo dévenâ; on cein po savâi rein qu'à l'âo moudès po medzi, baire, sè veti et pè bin d'autrès z'affèrès que ia.

Quand on vai on lulu crosi à 'na pliatèlâ dè macarounis àobin à n'on gros saladiè dè pouleintâ et que s'èin piffèrè à remoillemor, vo pàodès fremâ que n'est ni on Chouabe et ni on Kaiserlik que préférènt sè bourrà dè campoutâ avouè cauquies boumès rachons dè lard dè demi-livre po que séyant repessus à tsavon. Vo vo ditès assebin: cé coo n'est pas non pllie on Anglais que ne medzont quasu rein que dè la tsai dè boutsèri à maiti-couéta et que sont einfaratâ après lè bifetèques que l'èin faut 'na demi-doanna po on dinâ à ion; n'est pas non pllie on Français que n'âmont que pèstegni après dâi pessons et dâi pudzins tot ein bâfreint dâi pecheints cantineaux dè pan. Lo gaillâ vâo ètre on couastro, ditès-vo, et vo z'âi tot justo dévenâ.

Po ein reveni ài z'Anglais, y'è oïu derè que

(*) *Damounâi*, surnom donné aux habitants du Pays-d'Enhaut que l'on appelle aussi *Medui*.

l'ètion tot fous dè la grèce-molle don dè cllia qu'on preind po frecassi lè truffès, et que y'èin avâi prào qu'èin medzivant su dâo pan, tot coumeint dâi crottès ào bure, mà po que cein aussè mè dè goût, mettiont dè cllia grèce dâi dou côtés dâo pan, mà ne la sucront pas po que cein sai meillâo. Pouaih! n'est pas mè que porrè cein avâlâ!

Po lo baire, lè Bâdiches et autrès titès carrières poivont vo reduire dâi quatre tsanons dè bira ein 'na vouarbelta sein que l'aussant pi lo pétro garni; lè Russes sont dâi tot foo po lo mame et lo brantevin et lào faut cein, kâ, per tsi leu, fâ adè dâi cramenès dâo tonaire et se n'ont pas dâo riquiqui, mau va! Lè z'Anglais que sont quasu ti dè la tempérance et dè l'Armée dâo salut poivont sè godzi dè thè ài mauvès àobin ài camomilles; lè Français et lè capiano poivont baire atant de vin rodzo qu'on caion dè couète ein on dzo.

Ora, po sè veti, on n'est pas ti lè mimo non pllie; vaidès vai on Anglais et on couastro! Cllia Godèmes sè vitont à fèrè crévâ dè rire, kâ l'ont adè dâi z'haillons à gros quadri qu'on derâi que sont fè avouè dâi villès satsès et l'ont coutema dè fourrà lào canons dè pantalons dein lào tsaussons po fèrè vaire lào molles ài damuzallès; l'ont assebin dâi tsapès qu'on derâi la maiti d'ora tiudra, que l'einvortolhiont onco avouè on espèce dè panaman que lào dècheint tant qu'à cllia plliace io on bontè la chaula à ariâ. Lè couastro ont adè dâi z'haillons dè flutaine qu'est balla naira quand l'est nâovo, mà que vint dzauna quand l'est uze; l'est por cein que, pè Lozena, diont ài z'Étaliens, les « veintres-dzauno ». Sè font fèrè dein lào vestes dâi fattès que tignont tota la drobillra derraî et io poivont reduire quatre à cinq mets dè pan et tot lào medzi dè 'na senanna. L'ont adè dâi tsapès tot cabossi qu'on derâi que sè sont chètâ dessus àobin que l'ont reçu dâi z'atouts d'on autro.

Ora, et no z'autro, coumeint sein-no?

Et bin, se à Mordze, on sè regalè bin avouè cauquies zizelettès, pè Payerne et la Brouye on préférè lo petit salâ; s'on àmè bin la toma pè lè Ormonts et la Comba, cllià dè Nyon préférènt lo fédze dè vé, cllià dè Cully dâi bolliats et à Velanâova et pè Metrux, dâi cousès dè renailles.

Po lo baire, crayo qu'on est ti d'accoc et s'on baillivè à quoui que sai dâo canton à choisi eintre traî tassès dè thè ào teliot et fenameint on verro dè bon Lavaux, su sù qu'on farâi trè ti la potta ào thè, à mein qu'on aussè lo riban bliu à la veste. Que volliâi-vo, cé St-Saffe l'est tant bon!

Ora, po sè veti, on est quasu ti parai, hormi que pè lè z'Ormonts et lo Payi d'Amont mettont dâi vestes et dâi roulières rein grantès qu'arrevont à rà lo prussien et dâi tsausès que ne vont qu'à la greliè, tandi que pè Aveintse, io sont quasu ti Jui, s'affabliont dâi roulières asse grantès que dâi robes dè menistre. Se cllià dè Lozena ne sè tsailiont perein dè tredaina et dè grizette, per tsi no on s'èin fâ onco dâi tot crâno z'haillons et que douront bin mè que se l'étâi dâo drap dè boutequès.

S'on pào don, coumeint vo z'è de, recognaitrè son mondo et derè, rein qu'èin véyeint cauquon qu'à la tignasse rodzo: Cé z'ique est de Payerne, àobin stuce l'est dè Vutsèreins, rein qu'èin avezeint lo nâ dâo gaillâ, on pào assebin dévenâ cauquon autrameint et po lo vo provâ, sèdès-vo coumeint cllià d'Aubouna recognaissent cllià dè St-Livro? Gadzo que vo ne le sèdès pas et bailli pi voutrès cllia! kâ vo ne lo dévenèriâ pas!

Et bin, lè recognaissent rein qu'à la lotta! et cein est bin verè, kâ, à cein que diont cllià d'Aubouna, on ne pào pas vaire on citoyen dè San-Livro (àobin 'na fenna dè stu veladzo) sein que l'aussè 'na cavagne su lo casaquin et

quand vont à Aubouna fenameint po payi lào z'impont et rein d'autro, l'ont la lotta et lào seimblie que l'ont àobliâ oquie quand l'ont pas. Cllia d'Aubouna, qu'ont tant crouia leingua, diont mimameint que la mettont po allâ cutsi; ora, faut-te cein crairè? na, ma fai! Kâ l'est prâosu dâi dzanliès po delavâ cllià bravès dzeins dè San-Livro. *

Passe-temps. — Les mots du logogriphe de samedi dernier sont: *Sauteur, auteur*. Trois réponses *justes*, seulement. La prime est échue à Mlle Alice Wymann, rue de Lausanne, à Genève.

Charade.

Mon premier, dans les airs, lève sa noble tige,
Mon second s'y propage et mon tout y voltige

Les réponses sont reçues jusqu'au *jeudi*, à midi.

Jeudi, une grosse dame arrive essoufflée au théâtre.

— Est-ce que je suis en retard? demande-t-elle à l'ouvreuse.

— Oui, madame, on a déjà joué un acte.

— Ah!... Lequel?

Poète et musicien vaudois. — Le *Club littéraire de Morges* donne en ce moment un drame fort intéressant. C'est une œuvre inédite de M. René Morax, fils de notre sympathique et vénéré chef du bureau de police sanitaire, M. le docteur Morax. L'œuvre est des plus captivantes. *La nuit des quatre temps* — tel est le titre du drame — est inspirée d'une pittoresque légende valaisanne, d'une saveur et d'un charme tout particuliers. Certaines scènes et tableaux sont émouvants et la partie littéraire est fort bien traitée. Une importante partition musicale, qui révèle M. René Morax comme musicien consommé et dont l'exécution a été confiée à des artistes de mérite, encadre la pièce d'une façon très heureuse. L'interprétation en est fidèlement rendue et soignée, dirigée d'ailleurs par l'auteur. Ajoutons que les décors spéciaux ont été brossés par le frère de l'auteur, M. J. Morax, le peintre déjà si apprécié et dont la réputation va grandissant.

Voilà une belle œuvre du *crû*, destinée, sans doute, à un succès durable et qui enrichit d'une perle de prix l'écrin de notre théâtre national.

Nous comprenons que l'auteur ait voulu en donner la prime à sa ville natale, mais nous espérons qu'il nous permettra de l'applaudir à Lausanne.

Le Jeune citoyen. — 18^e année. — Lausanne, Payot et C^{ie} libraires-éditeurs.

Cette excellente publication est destinée avant tout, comme on le sait, aux jeunes gens de la Suisse romande qui se préparent à passer leurs examens de recrues. Mais elle a sa place marquée à la bibliothèque du foyer. Le volume de 1901-1902 ne compte pas moins de 152 pages et renferme une riche collection d'articles intéressants, instructifs et récréatifs, des chants populaires avec la musique et de nombreuses illustrations. Nos félicitations aux intelligents rédacteurs de cette petite encyclopédie nationale.

Nous avons vu avec plaisir, à la deuxième page de la couverture, ornée d'un portrait de Juste Olivier, que la direction du *Jeune citoyen* recommande chaudement à ses lecteurs l'œuvre du monument Olivier et qu'elle se chargera de transmettre à qui de droit les dons qu'on voudra bien lui faire parvenir.

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre. — Demain, dimanche, à 8 heures, *Les deux Orphelines*, drame en 5 actes et 8 tableaux; *Durand-Durand*, vaudeville en 3 actes.

Kursaal. — Aujourd'hui, à 3 heures, *Matinée enfantine*, à moitié prix. Demain, dimanche, à la même heure, *Grande matinée*. — Au programme, *Le Père Suroit*, comédie en 1 acte.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.